NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

116 N° 5 1994

Marie-Joseph Lagrange. La figure du savant et du croyant

Bernard MONTAGNES (o.p.)

p. 715 - 726

https://www.nrt.be/fr/articles/marie-joseph-lagrange-la-figure-du-savant-et-du-croyant-328

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Marie-Joseph Lagrange
La figure du savant et du croyant

Le Père Lagrange, fondateur de l'École biblique de Jérusalem, religieux humble et effacé, demeure caché derrière le massif de ses publications: la bibliographie établie par le P. Braun en 1943[1] compte 1786 numéros (encore n'est-elle pas exhaustive et a-t-elle été complétée par le P. Maurice Gilbert). C'est pourquoi je me propose de faire sortir sa figure de l'ombre, en insistant sur la figure du savant et sur la figure du croyant, mais d'abord en présentant l'homme.

Albert Lagrange, né à Bourg-en-Bresse (où son père était notaire) en 1855, est entré chez les dominicains de Saint-Maximin (Var) en 1879. Sa vie s'est déroulée à Jérusalem de 1890 à 1935: compte tenu des années de guerre (qu'il a passées à Paris) et d'une année d'éloignement, il a vécu quarante ans en Palestine. Il est mort dans son couvent de Saint-Maximin, où il s'était retiré, en 1938.

1. La personnalité humaine du Père Lagrange

Ses racines familiales, tout d'abord. Par son père, Claude-Pierre Lagrange, le Père Lagrange s'enracine en Bourgogne, dans le Charolais, à Saint-Romain-sous-Gourdon, près de Montceau-les-Mines, dans une famille d'agriculteurs aisés, qui font figure de notables dans leur village; une famille nombreuse, dont plusieurs membres resteront à la terre, tandis que d'autres, à la génération de Claude-Pierre, s'engageront dans un mouvement d'ascension sociale; une famille qui, par une aïeule, était apparentée à celle de Marguerite-Marie Alacoque. Par sa mère, Elisa Falsan, le Père Lagrange se rattache à Lyon, à la bourgeoisie urbaine solidement établie dans la société, dont le milieu est celui de «la fabrique» (comme on dit à Lyon), c'est-à-dire du négoce des soieries manufacturées. Pour les Falsan, le mariage de leurs filles avec un

1. F.-M. BRAUN, *L'œuvre du Père Lagrange*, Étude et bibliographie, Fribourg (Suisse), Imprimerie Saint-Paul, 1943.

Lagrange, dont le glèbe collait encore aux semelles, ne pouvait être qu'une mésalliance. Mais Elisa, dont la famille ne voulait à aucun prix qu'elle devienne religieuse (et surtout pas sœur de Saint-Vincent de Paul), épousa Claude-Pierre, alors clerc de notaire à Lyon.

De ce mariage sont nés neuf enfants, dont cinq survivants: Albert Lagrange avait un frère aîné et trois sœurs plus jeunes que lui. Comme on cousinait beaucoup avec les Falsan, la maison familiale de Bourg-en-Bresse était bruissante de rires. Albert y a connu une enfance heureuse, entouré de jeunesse. Il a reçu de riches qualités humaines, qui ont fait de lui cet homme actif, entreprenant et audacieux, toujours lancé dans de nouveaux projets: l'École biblique en 1890, la *Revue biblique* en 1892, la collection des «Études bibliques» en 1903, et ainsi de suite jusqu'à la fin. Peu doué, en revanche, pour les affaires d'argent: «Quand je suis prieur, écrivait-il en 1907, aussitôt les finances baissent, mais, vraiment, je ne me sens pas le courage de laisser les études pour courir après l'argent[2].»

De sa mère il tient la sensibilité vive, des qualités de cœur qui se manifesteront ensuite dans la chaleur de l'amitié. De son père il reçoit une leçon qu'il n'oubliera jamais: «La droiture était le principe même de l'éducation qu'il donnait à ses enfants; selon lui un vrai chrétien était d'abord un honnête homme[3].» Les deux lignées sont de tradition sincèrement chrétienne: «Vous avez reçu un solide esprit de foi dans votre famille»[4], pouvait lui écrire le P. Cormier en 1907. Pas de la même façon toutefois. Elisa Falsan avait vu les siens faire obstacle à son désir de vie religieuse, tandis que Claude-Pierre Lagrange était allé au petit et même au grand séminaire d'Autun. Du reste les vocations n'ont jamais manqué chez les Lagrange. Claude-Pierre avait un frère prêtre, une sœur religieuse, un neveu prêtre; son fils aîné a eu trois filles religieuses et un petit-fils prêtre.

---

2. M.-J. Lagrange à X. Faucher, 24 novembre 1907 (Archives dominicaines de Paris [ADP], fonds Faucher).
3. Albert RAMBAUD, 3 mars 1885 - 14 janvier 1913, *Souvenirs de famille*, s.l.n.d. [1913]. «Un de ses fils», ajoute le P. Lagrange parlant de lui-même, «ayant passé son examen de baccalauréat à une session réservée aux candidats à Saint-Cyr, il l'obligea à concourir 'pour ne pas débuter dans le monde en manquant à sa parole'. Le voyant ensuite admissible, il eut nouveau scrupule de voir enlever à un autre une place qui ne serait pas occupée. Il fallut qu'un examinateur l'assurât que le candidat improvisé n'avait aucune chance d'être reçu définitivement.»
4. B. MONTAGNES, *Exégèse et obéissance*, Correspondance Cormier-Lagrange (1904-1916), Paris, Gabalda, 1989, Lettre 100, p. 178.

La préparation intellectuelle du Père Lagrange s'est effectuée en quatre étapes. D'abord (après le petit séminaire d'Autun où Claude-Pierre avait envoyé ses deux fils) les études de droit à Paris, jusqu'au doctorat, où la Faculté lui a appris une méthode d'interprétation, mais où aussi, par amour du grec, il a été en contact avec l'École pratique des hautes études. Ensuite l'année au séminaire d'Issy (1878-1879), étape de pré-noviciat avant de devenir dominicain, où il a reçu de ses maîtres sulpiciens le goût de la Bible comme d'une nourriture vivante en même temps que l'initiation à la philosophie de saint Thomas d'Aquin. Année aussi de rencontre avec Henry Hyvernat et avec Pierre Batiffol, avec qui il partageait le souci de la crise doctrinale qui secouait l'Église, au point de se partager la tâche: à toi Henry Hyvernat les littératures chrétiennes orientales, à toi Pierre Batiffol l'histoire des origines chrétiennes, à toi Albert Lagrange l'exégèse de la Bible. L'admirable étant que chacun a réalisé ce rêve apostolique et qu'une amitié durable leur a permis de collaborer à la tâche commune.

Troisième étape: les quatre années de théologie (de 1880 à 1884) au studium dominicain de la province de Toulouse exilé à Salamanque. Là, le frère Marie-Joseph Lagrange s'est plongé avec passion dans l'étude de la théologie de saint Thomas d'Aquin, dans la ligne de l'Encyclique de Léon XIII, d'une théologie plus proche des sources bibliques et patristiques que de la scolastique baroque et de ses querelles d'école, d'une théologie qui promettait d'être une école de liberté. En même temps le jeune dominicain faisait l'apprentissage des langues sémitiques, plutôt en autodidacte (car l'Université de Salamanque n'offrait qu'une initiation à l'hébreu), mais aidé par les conseils d'Henry Hyvernat. Dernière étape: les trois semestres (d'octobre 1888 à février 1890) à Vienne, où le Père Lagrange suit des cours d'arabe, d'assyrien, d'égyptien, et où il s'initie à l'exégèse rabbinique et à la *Michna.*

Voilà l'équipement dont il bénéficiait au moment où, âgé de trente-cinq ans, il fonde l'École biblique de Jérusalem en 1890. Préparation qu'il estime insuffisante eu égard au travail scientifique dont il perçoit les exigences. Aussi note-t-il, au cours de la retraite d'octobre 1891: «La vérité vraie, c'est que je n'ai pas un talent suffisant pour rendre par moi-même des services à l'Église dans l'ordre scientifique; je n'ai rien poussé à fond, et il est trop tard pour commencer; il y a longtemps que je reconnais que je ne suis bon qu'à en former d'autres[5].» Si, sur le premier point, le

5. *Journal Spirituel* (Archives de Saint-Étienne à Jérusalem [ASEJ], fonds Lagrange).

Père Lagrange se sous-estimait, sur l'autre il se montrait perspicace: parmi les jeunes dominicains envoyés à Jérusalem faire leurs études de théologie, il a su discerner et former les collaborateurs qui avec lui porteront l'avenir de l'École: Abel, Carrière, Dhorme, Jaussen, Savignac, Vincent.

Ceux qui ont côtoyé le Père Lagrange nous ont laissé de lui quelques portraits. Le voici à l'âge de trente-huit ans, tel qu'au dire du romancier Emile Baumann le vit le frère Joseph Baumann en 1893-1894:

> Sa personne même attirait le frère Joseph; de sa corpulence une puissante bonté se dégageait; son œil docte, derrière ses lunettes, enveloppait d'une flamme paisible ceux qui venaient à lui; son visage plein et régulier, avec sa barbe noire taillée en pointe, évoquait l'harmonie hiératique des figures qu'on entrevoit sur les fresques bysantines. Sa voix un peu sourde semblait celle d'un sage des anciens jours[6].

Antoine Denat, qui avait vécu au couvent de Saint-Maximin de 1927 à 1934, avait connu Mgr Batiffol à Paris et le P. Lagrange en Provence, lorque celui-ci revenait parmi ses frères.

> Sa barbe blanche, son nez plutôt juif, sa maigreur orientale, ses lunettes d'or, son crâne allongé à double bosse, sa façon de parler le français du fond de la gorge, comme si son gosier avait été déformé par les langues sémitiques, lui donnaient un aspect de vieux savant juif, de Gamaliel convertit qui aurait lu Strauss et Harnack. Mais sa piété, son urbanité, qui ressemblait étrangement à celle de son ancien condisciple de Saint-Sulpice, Mgr Batiffol, ajoutaient à cet extérieur hiérosolymien quelque chose de la douceur des Pères de l'Église, et nous le surnommions avec raison le saint Jérôme du XX^{e} siècle, car cette douceur savait combattre[7].

Jean Guitton se trouvait à Jérusalem, en 1935, lors des quatre-vingts ans du Père Lagrange.

> Sa figure était celle de l'érudit d'avant-guerre: une petite barbe, l'œil éveillé et mobile, un crâne étiré en longueur, un grand nez légèrement busqué et qui ressemblait à un promontoire: l'épouse du *Cantique* l'eût comparé au Carmel. Ce père était de haute taille, ce qui fait qu'il dominait toujours un peu son monde et qu'il y avait dans son regard comme une bénédiction. Il aurait eu de la majesté si ses gestes n'avaient été si rapides: il gardait en tout quelque chose d'elliptique et de fusant qu'on retrouve jusque dans son style. Le corps du savant usé par l'étude et par l'Orient était beau à voir sous

---

6. E. BAUMANN, *Mon frère le dominicain*, Paris, Grasset, 1927, p. 159-160.
7. *Mémoires inédits* (Archives dominicaines de Toulouse).

cet habit dominicain si bien fait pour ne laisser saillir que ce qui est noble dans la stature et dans le visage[8].

Tous, à l'envi, ont souligné sa distinction, sa courtoisie, son urbanité, qui le rendait aussi à l'aise avec le dernier des frères convers qu'avec le roi des Belges (reçu par lui à Saint-Etienne le 9 avril 1933). Sa réserve pouvait sembler de la froideur, mais on ne tardait pas à découvrir un homme chaleureux, attentif aux autres. «Il nous connaissait tous comme un pasteur connaît ses brebis», raconte Alphonse Denat, «et quand je fus une brebis définitivement perdue, quand j'eus quitté le troupeau, il fut presque le seul de mes anciens frères, de mes anciens maîtres, à m'envoyer des lettres de quatre pages, qui me consolèrent durant des heures terribles et qui font peut-être que ma foi reste absolument inébranlable.»

Sa vivacité tranchait avec la placidité du Père Cormier, lequel lui reprochait ses «emballements». Pourtant il n'avait rien d'un impulsif brouillon: sa vie, comme son œuvre, montre une continuité sans faille, une maturation sans rupture. Si bien que, pour décrire ses attitudes profondes, on peut citer un texte de n'importe quel moment; aucun autre, ni avant ni après, ne viendra le démentir. Il était l'homme des longs desseins, mûrement réfléchis, jamais abandonnés (du moins de son fait). Si des consignes supérieures l'ont contraint de quitter le terrain de l'Ancien Testament, du moins n'a-t-il pas déserté le combat scientifique. La même continuité rigoureuse se manifeste du premier au dernier jour dans les attitudes fondamentales de sa vie dominicaine, dans son obéissance la plus scrupuleuse aux responsables de l'Église ou de l'Ordre, dans son attachement convaincu à la doctrine de saint Thomas d'Aquin, dans sa fidélité indéfectible à la prière liturgique comme à celle du Rosaire. Sans nul doute les dons de grâce viennent ici couronner les capacités de la nature.

Un humaniste: il l'était par sa culture, lui qui, pour se délasser de ses travaux scientifique, se plaisait à lire dans le texte les tragiques grecs ou les dialogues de Platon, les œuvres de Dante comme celles de Goethe. Il l'était aussi par son expérience du monde, acquise à Paris, lorsqu'il fréquentait concerts et spectacles, expositions et conférences, ou même les champs de course, sans compter les discussions sous les ombrages du Luxembourg. Il l'était surtout par les valeurs naturelles, sur lesquelles il ne tran-

8. Article destiné à la *Revue des Deux-Mondes* de 1938 ou 1939, demeuré à l'état d'épreuves.

sigeait pas: l'honneur (pas seulement celui de l'Église ou de l'Ordre, mais son honneur d'homme, de chrétien, de religieux), la loyauté («Si vous louez, recommandait-il, lisez sérieusement, mais s'il s'agit d'une critique importante, lisez trois fois[9]»): la justice, à laquelle il tenait par-dessus tout. «Il ne peut être mal de pratiquer la justice envers tout le monde et cette fleur de la justice qui est la politesse; l'impartialité qu'on témoigne de la sorte ne donne que plus de poids aux critiques qui accompagnent les éloges[10].» En 1907, comme le *Bulletin de la semaine* avait publié une critique, injustifiée selon Lagrange, de l'action de la France laïque envers les œuvres catholiques d'Orient, il envoie un rectificatif qu'il conclut ainsi: «Cela soit dit parce qu'un catholique doit être inflexiblement pour la vérité, pour la justice et, à l'occasion, pour la reconnaissance[11].»

2. *La figure du savant*

«Qu'il y ait une question biblique pour les hommes d'Église», écrivait le Père Lagrange en 1895, «comme il y a une question sociale pour les hommes d'État, c'est ce qu'il est difficile de ne pas reconnaître. Et cette question biblique comporte une solution scientifique, c'est ce que l'Encyclique *Providentissimus* rappelait naguère: le fondement du théologien est l'autorité inébranlable de la parole de Dieu, mais il a le devoir de demander à la science la réponse aux questions que la science soulève[12].»

Le Père Lagrange entend faire face au drame intellectuel que constituait pour l'Église catholique l'exégèse critique de la Bible venue des universités protestantes d'Allemagne. Vouloir tout prendre à la lettre dans la Bible créait un péril pour la foi; mettre en cause le livre inspiré au nom de la méthode historique en provoquait une autre. L'Ancien Testament constituait le terrain le plus redoutable, spécialement les premiers livres de la Bible, non

9. *RB* 19 (1910) 299. «Si vous voulez louer un auteur, lisez-le deux fois, mais si vous voulez le critiquer lisez-le sept fois», rapporte Mgr Bruno DE SOLAGES, dans *Bulletin trimestriel des anciens élèves de Saint-Sulpice* n° 154 (1938) 450.
10. B. MONTAGNES, *Exégèse et obéissance*, cité n. 4, Lettre 267, p. 393.
11. M.-J. Lagrange à L. Scarpatett, 29 décembre 1907 (Bibl. nat., nouv. acqu. fr. 16806, fol. 111-112); *Bulletin de la semaine*, 15 janvier 1908, p. 26.
12. Prospectus de la *RB*, 1895, 4 p. Albert HOUTIN rapporte, d'après Mgr Touchet, un mot du Père Billot en 1902, affirmant fièrement à un de ses collègues: «Il y a vingt ans que j'enseigne; mes élèves ignorent qu'il y ait une question biblique» (*Histoire du modernisme catholique*, Paris, Houtin, 1913, p. 208, note 3).

pas seulement pour savoir s'ils avaient été écrits par Moïse, mais surtout pour comprendre quelle interprétation donner des récits. La *Vie de Jésus* publiée par Renan en 1863 montrait tout autant de difficultés touchant l'interprétation des récits évangéliques; or à peu près rien de la littérature antirenanienne ne donnait une réponse à prendre en considération.

L'ambition du Père Lagrange est d'arracher à l'adversaire son arme la plus redoutable, de retourner au bénéfice du croyant un instrument intellectuel qui semblait une menace pour la foi, d'en faire l'instrument d'intelligibilité d'une lecture théologique de la Bible: «la plus haute entreprise intellectuelle qui puisse être tentée», déclarait-il[13]. Par là il se situe dans la filiation directe de saint Thomas d'Aquin: ce que l'un fait pour la philosophie aristotélicienne, lui l'a accompli pour la critique historique. Cette forme de service apostolique de l'Église pour le salut des âmes (comme le Père Lagrange ne cessait de le répéter[14]) exige de s'imposer, par la compétence, à la considération du monde savant au lieu de s'enfermer dans le cocon douillet du milieu ecclésial et de se reposer dans une confortable routine.

Jérusalem permettait de confronter le texte et le sol: à la différence de Loisy, Lagrange n'a jamais voulu se confiner dans les écrits. Il a payé de sa personne sur le terrain, au cours des voyages d'enseignement et d'exploration, en collectant les inscriptions ou les vestiges archéologiques, en inspectant les chantiers de fouilles. Telle qu'il l'avait voulue, l'École de Jérusalem était une école pratique d'études bibliques, sur le modèle épistémologique de l'École pratique des hautes études de Paris. «C'était la consigne», rapporte Mgr de Solages, qui fut son élève. «Regardez donc. Vous ne direz pas: le Père Lagrange a dit, vous aurez vu vous-même[15]!»

En même temps la scientificité n'est pas pour lui une fin en soi, ni l'exégèse biblique un simple chapitre de l'histoire des religions: là est la différence essentielle avec Loisy. La Bible, qu'on doit interpréter avec tout l'acquis scientifique de la modernité, il la reçoit en Église comme la parole de Dieu. L'exégèse biblique

---

13. «La plus haute entreprise intellectuelle qui puisse être tentée, enlever l'arme de la critique aux incrédules et aux protestants dans le domaine de l'Écriture Sainte» (M.-J. Lagrange à Me Frühwirth, 20 avril 1902 [Archives générales de l'Ordre des Prêcheurs - AGOP]).

14. Voir B. MONTAGNES, «Le Père Lagrange ou la miséricorde de la vérité», dans la *Vie spirituelle* n° 699 (1992) 191-200.

15. Br. de SOLAGES, «Le Maître», dans *Mémorial Lagrange*, Paris, Gabalda, 1940, p. 350.

comme il l'entend est une lecture théologique de la Bible, qui devrait aboutir à une théologie biblique, fruit ultime auquel Lagrange n'a cessé d'aspirer. «Dominicains et donc théologiens[16]», ainsi définissait-il l'École de Jérusalem. Aucune cloison étanche ne doit séparer l'exégèse de la théologie, la recherche scientifique de l'adhésion croyante. «Non, il n'est pas oiseux de rapprocher les mots foi et raison, science et conscience, dogme et critique», écrivait-il dans la *Revue biblique* en 1898; «il ne s'impose pas, au contraire, de devoir plus élevé à l'intelligence humaine que de les unir. S'il s'agit de sciences naturelles, il est trop évident qu'elles ne peuvent aboutir même à l'apparence d'un désaccord avec la foi. On peut en dire autant du résultat définitif d'une exégèse et d'une critique vraiment scientifique[17].» Ce qui n'était encore, en 1898, que déclaration programmatique est devenu, en 1938, œuvre accomplie.

À ne pas se cantonner dans l'orientalisme érudit, à aborder franchement les questions les plus épineuses touchant la Bible, le Père Lagrange renonçait par avance à la voie confortable des honneurs universitaires pour s'engager dans celle, ardue, de la contestation et de l'épreuve. Aussi est-il guidé par une déontologie inflexible. Et d'abord ne pas sacrifier les exigences de la vérité à des considérations d'opportunité. «Ne vaut-il pas mieux exposer ma tranquilité et même ma réputation», déclarait-il, «que de me taire par une prudence selon la chair[18]?» Jamais non plus, même pour complaire aux autorités de l'Église, ne donner de gages à l'orientation intégriste alors prédominante. «Si on me trouve des tendances dangereuses, je ne demande qu'à me taire, malgré ma conviction que nous sommes dans le bonne voie. Nous ne voulons que le bien, et nous nous tairons si le silence est le mieux[19].» Loyauté et sincérité sont des valeurs sur lesquelles il ne transige pas.

---

16. *RB* 24 (1915) 254.

17. *RB* 7 (1898) 466. Et encore *RB* 10 (1901) 118: «L'antipathie contre l'Église vient trop souvent des efforts maladroits de ceux qui, sans mandat, prétendent gêner, au nom de la foi, des recherches purement scientifiques; ou du parti pris d'une piété mal entendue, qui vendrait la vérité pour des reliques fausses et considère toute critique comme une menace pour le dogme.» Et aussi *RB* 13 (1904) 251: «On peut faire de la critique très librement sans porter atteinte au dogme. Il convient seulement d'accorder à la sainte Écriture cette double marque de respect, qui est d'en recevoir les leçons avec esprit de foi et de faire appel pour la comprendre à toutes les ressources de la raison et des connaissances humaines. C'est ainsi que l'entendaient nos pères.»

18. *Le Père Lagrange au service de la Bible, Souvenirs personnels*, Paris, 1967, p. 83.

19. **M.-J. Lagrange à un correspondant dominicain non identifié, 25 avril 1898 (ADP, fonds Faucher).**

Étouffer la liberté de la recherche par des mesures de coercition lui a toujours paru dommageable, même vis-à-vis de ses adversaires les plus acharnés. «Je suis trop sincèrement ami de la liberté d'écrire qui est nécessaire aux écrivains pour la dignité de l'Église», écrivait-il au Père Frühwirth, «pour vous demander d'intervenir pour les faire taire. Mais je vous demande de me laisser un peu de liberté pour leur répondre de temps en temps[20].» Était-ce trop demander à celui qui devait être le «gardien de [son] honneur de chrétien et de religieux»[21]? Les adversaires du Père Lagrange ont eu plus souvent libre carrière pour l'attaquer que lui pour se défendre. Or pouvait-il laisser impunément bafouer sa réputation? «Une expérience déjà longue», écrivait-il à un moment critique, «m'a convaincu qu'il ne faut point laisser mettre en suspicion ni l'orthodoxie ni l'honnêteté. Il y a lieu, le plus souvent, de répondre pour défendre son honneur de chrétien et sa loyauté[22].» Quant à la liberté nécessaire pour ses propres travaux, elle lui a été parcimonieusement mesurée par des autorités timorées. «Il faut, pour continuer dans ces conditions, être bien pénétré des nécessités urgentes des âmes[23].» Aussi, contrôle mesquin ou répression brutale n'ont-ils jamais abattu son courage.

3. La figure du croyant

Le Père Lagrange se caractérise par sa fidélité à l'Église (en un temps, celui de la crise moderniste, où cette fidélité n'allait pas de soi), et par une fidélité pourtant mise à rude épreuve par les dirigeants de l'Église. Le Pape Pie X ne faisait pas mystère de ses réserves. De Rome, en octobre 1906, le jésuite Vermeersch écrivait: «Celui-ci est certainement très contraire à l'école Lagrange[24].» Le maître de l'Ordre, Carmier, ne prodiguait guère d'encouragements. Selon Vermeersch encore, «le nouveau général est lui-même très contraire au mouvement». Les publications ne cesseront d'être entravées, depuis le commentaire de la Genèse, définitivement interdit en 1907, jusqu'aux derniers articles encore

---

20. M.-J. Lagrange à Mᵉ Frühwirth, 3 mars 1901 (AGOP).
21. *Exégèse et obéissance*, cité n. 4, Lettre 91, p. 168.
22. *Ibid.*, Lettre 223, p. 332.
23. M.-J. Lagrange à A. Condamin, 2 janvier 1905 (Archives françaises de la Compagnie de Jésus).
24. A. Vermeersch à H. Delehaye, 1ᵉʳ octobre 1906 (Archives de la Société des Bollandistes).

supprimés en 1937-1938. Jamais pourtant le Père Lagrange ne s'est dérobé à ses responsabilités. Écarté de l'Ancien Testament, il commente saint Marc. Blâmé par Rome, il se met aux épîtres de saint Paul. Qui sait si, après une autre condamnation, il ne serait pas passé à l'Apocalypse?

En 1912-1913, frappé par la répression, désavoué par Rome, obligé de s'éloigner, il confie à un ami: «Je pense que si j'ai servi l'Église de mon mieux par l'action, le moment est venu de la servir par l'inaction, et que tout est bien quand on a quelque chose à souffrir[25].» Pour donner droit de cité dans l'Église catholique à l'exégèse historico-critique, le Père Lagrange a dû en payer le prix. Chez lui l'exigence scientifique la plus rigoureuse va de pair avec une fidélité religieuse sans défaillance. D'un bout à l'autre il a été un frère prêcheur voué au service apostolique de la vérité.

Sa fidélité s'enracine dans la prière. Ceux qui sont allés à Jérusalem se mettre à l'école d'un enseignant ont découvert aussi un priant: «Nous l'avons vu, nous autres, ses disciples», atteste Mgr de Solages, «en prière devant le Saint-Sacrement, dans la basilique de Saint-Etienne et, de ce que nous avons vu et compris, nous rendons notre témoignage[26].» À travers les pages discrètes des *Souvenirs personnels* se devinent quelques expériences spirituelles décisives. On connaît sa dévotion filiale à la Vierge Marie, dont il n'a cessé d'égrener le rosaire. On sait aussi sa dévotion au curé d'Ars (dont il avait reçu tout enfant la bénédiction), à Thérèse d'Avila (sur les reliques de laquelle il allait en pèlerinage depuis Salamanque), à Marguerite-Marie Alacoque (de qui il attendait pour l'Ordre un renouveau de dévotion au Sacré-Cœur). Sans doute le moins visible est-il le plus décisif: le va-et-vient du laboratoire à l'oratoire et vice versa, son labeur scientifique trouvant son germe dans la prière secrète.

Ainsi, dans un cahier de notes scientifiques prises en 1905 afin de préparer un livre sur le Royaume de Dieu, j'ai eu l'émotion de découvrir, après quelques pages, une note prise durant la retraite d'octobre 1905, où il esquisse le plan de son étude: les prophètes, Jésus, l'Église. Suit, sur la même page:

> À l'œuvre! Noël 1905. Pressé, malgré mes tendances, ce qui est déjà en train, malgré le poids de la tâche qui me fait frémir et qui m'épouvante, par une sorte d'incitation intérieure qui se reproduit quand je l'ai écartée, je me mets à l'œuvre, en implorant le secours de Marie... pour l'honneur de Jésus, le bien des âmes... *Da mihi vir-*

---

25. M.-J. Lagrange à X. Faucher, 22 septembre 1912 (ADP, fonds Faucher).
26. *Bulletin trimestriel...*, cité n. 9, p. 452.

tutem contra hostes tuos... Je me sens tellement incapable de mener à bien cet ouvrage que vous semblez me demander, ô Jésus, que cette impuissance même doit m'attirer votre secours.

Ste Stephane, o. p. n. 26 décembre 1905[27].

Après pareille effusion spirituelle, qui ne surprendrait pas dans le *Journal spirituel*, mais qui est inattendue dans un cahier technique, les notes de travail reprennent à la page suivante. Voilà une échappée révélant à quelle source le Père Lagrange puisait son inspiration.

De façon moins personnelle, dans des *Conseils pour l'étude*, qu'il adressait aux jeunes dominicains venus dès 1890-1891 faire leur théologie à Jérusalem, sans doute alléguait-il, à travers des citations de saint Jérôme et de saint Augustin, sa propre expérience chrétienne.

Contemplation: (Jérôme, au prêtre Paulin, LIII, 10) «Je te le demande, frère très cher, vivre au milieu de ces textes sacrés, les méditer, ne rien connaître, ne rien chercher d'autre, ne crois-tu pas que c'est déjà, dès ici-bas, habiter le royaume céleste?»

Prédication: (Augustin, *De doctrina christiana*, IV, C. 5, 7) «Un homme parle avec d'autant plus ou d'autant moins de sagesse qu'il a fait plus ou moins de progrès dans la science des saintes Écritures[28].»

Si, dans la Compagnie de Jésus, il a compté des amis qu'il estimait grandement (Condamin, Alfred Durand, de Grandmaison, Lebreton), si même il se plaisait à répéter *salus ex jesuitis*[29] (lorsqu'ils seront ralliés à la bonne cause de l'exégèse critique), il y a trouvé des adversaires acharnés, auxquels il n'a pas eu droit de répliquer. Son ultime recours n'était autre que la prière. À un ami dominicain placé sous le patronnage de saint François Xavier, «c'est mon saint de confirmation», explique-t-il; «nous lui demanderons que sa Compagnie ne soit pas trop acharnée contre nous[30].» Alors que les hostilités battaient leur plein contre lui, de passage à Rome, il était allé célébrer une messe à l'autel de saint Ignace, de qui il espérait la réconciliation[31].

---

27. Cahier *Royaume*, p. 6 (ASEJ, fonds Lagrange).
28. Notes de cours (ASEJ, fonds Lagrange). Dans l'original, les citations sont en latin.
29. M.-J. Lagrange à E. Tisserant, 14 juin 1914: B. MONTAGNES, *L'année terrible du Père Lagrange*, dans *Archivum Fratrum Praedicatorum* 62 (1992) 380 et n. 147.
30. M.-J. Lagrange à X. Faucher, 24 novembre 1920 (ADP, fonds Faucher).
31. L'anecdote vient du Père L.-H. Vincent; bien qu'elle échappe à toute possibilité de vérification, l'existence d'un tel récit, à elle seule, est déjà probante.

De l'approbation qu'il avait reçue une fois de Léon XIII – moins comme une garantie administrative révocable que comme une expérience spirituelle irréversible –, le Père Lagrange, établi dans la paix, conforté dans la confiance, assuré de na pas faire fausse route, a tiré la force de poursuivre jusqu'au bout le combat entrepris. De son grand dessein lui n'a entrevu le succès que de loin; il en a surtout subi les avanies. À lui il a été donné de semer dans les larmes ce que d'autres récoltent dans la joie. «Vraiment», écrivait-il au Père Benoit en janvier 1936, «nous avons créé un mouvement, d'autres en cueilleront le fruit: il nous suffit d'avoir travaillé pour Dieu[32].»

F-31078 Toulouse Cedex fr. Bernard MONTAGNES, O.P.
Couvent Saint-Thomas d'Aquin
Impasse Lacordaire

Sommaire. — L'article s'attache à mettre en valeur chez le P. J.-M. Lagrange (1855-1938), fondateur de l'École biblique de Jérusalem, tant sa personnalité humaine que la figure du savant et de celle du croyant.

32. M.-J. Lagrange à P. Benoit, janvier 1936 (ASEJ, fonds Lagrange).